

Le grand voeu ou Le Grand Bleu comme tragédie oedipienne d'aujourd'hui

Patrick DE NEUTER

(217) L'auteur du scénario du *Grand Bleu* doit en savoir un bout sur la « nature » du désir, sur le conflit entre pulsions de vie et pulsions de mort, sur le non rapport sexuel et sur le déterminisme des expériences de l'enfance, ce qui ne l'empêche pas d'égratigner au passage ces psy qui se font payer pour simplement répondre à leur patient : « *La réponse à votre question se trouve au fond de vous-même* ».

Aurait-on voulu concevoir un scénario pour illustrer ce que **J. Lacan** appelle le « *pur désir* » c'est-à-dire le désir qui nous pousse chacun à retourner au sein de la Chose, on aurait pu difficilement trouver mieux que cette passion mortelle pour le gouffre marin. La compétition de ces deux plongeurs en apnée, rivaux depuis l'enfance, ne fait qu'oblitérer ce qu'ils avouent tous les deux en fin de film : nulle part on n'est mieux que là-bas, dans le grand fond et, lorsqu'on l'a rejoint, le plus dur est de trouver une raison valable de rejoindre la surface et tous ceux qui pourtant vous y attendent : les organisateurs de la compétition, la maîtresse, la mama, le frère, la fête, (218) l'argent et la coupe de la victoire.

Il apparaît clairement que l'objet du désir de **Jacques**, le héros du film, du désir dans sa radicalité, n'est point son amie. Ce n'est pas non plus sa mère mais un au-delà, ou un en deçà, ici symbolisé par un gouffre – un gouffre au sein d'une mer. Il apparaît aussi clairement que cet objet n'est pas interdit mais bien impossible, puisque le rejoindre entraîne la mort. C'est bien là qu'aboutit cette passion de **Jacques** pour la plongée : une mort délibérément choisie, malgré l'aimante et la nouvelle vie qu'elle porte en elle. Une retrouvaille dans la mort, des épousailles avec la mort qui ne sont pas sans évoquer celles de l'oedipienne **Antigone** de **Sophocle**.

Pour **Jacques**, depuis longtemps, il ne s'agit pas simplement de prendre de gros risques, entraînés par la compétition et par la vieille rivalité, mais bien de rejoindre dans le gouffre marin une jouissance incomparable, quand bien même le prix ne s'en mesure pas, puisqu'il s'agit de la mort.

Enzo, son ami d'enfance et rival dans la compétition d'aujourd'hui, semble découvrir plus tardivement la nature du désir qui l'anime. Plus marqué que **Jacques** par le désir d'être le meilleur, l'ivresse des profondeurs ne semble se dévoiler à lui que sur le tard, mais cette découverte est sans appel : sans plus de force pour y retourner seul, il supplie **Jacques** de l'y reconduire pour y mourir.

Le lendemain, rien ne peut retenir **Jacques**, même pas le témoignage de l'amour et du désir

de **Johanna**, même pas la nouvelle que leur amour a pris chair et que l'amie aimante est enceinte. Le « *désir de savoir ce qu'il y a au fond* » (sic), celui d'y reposer définitivement, celui d'y retrouver sa « *vraie famille* »¹, ces désirs, dont en filigrane se dessine le contour très oedipien, l'emportent sur tout, quand bien même **Johanna** a plus d'un trait en commun avec la mère perdue depuis l'enfance.

Johanna ne peut que se résoudre à accepter l'inévitable et même, suprême « *marque d'amour* », elle (219) déclenche le mécanisme qui permet à son amant de l'abandonner pour rejoindre le fond du gouffre marin.

Il redescend donc une dernière fois même s'il sait, **Johanna** le lui dit, qu'au fond du gouffre, quoi qu'il en pense, il n'y a rien.

Le non-rapport sexuel des êtres qui s'unissent dans un couple s'illustre lui aussi dans une de ses formes les plus banales : le non rapport des jouissances. **Jacques** trouve en effet ses jouissances dans la compétition, dans un certain flirt avec la mort mais surtout dans cette ivresse que lui procure la descente au plus profond de la mer. **Johanna** trouve les siennes dans l'amour, dans l'acte sexuel et dans la maternité.

Les parents « réels » de **Jacques**, bien que tous deux depuis longtemps disparus, ne sont pas absents de son présent : il est évident que **Johanna** lui rappelle sa mère, américaine elle aussi, mais cet objet-substitut est loin de pouvoir combler le vide laissé par ce départ précoce. Ce vide est d'autant plus difficile à combler qu'il en cache un autre qui est loin d'équivaloir à celui qu'a laissé la mère : le vide créé originellement par la Chose, ou plus précisément par l'a-Chose, pour reprendre l'orthographe que lui a donnée **Lacan** dans son *Petit discours aux psychiatres*.

Jacques rejoint son passé et son au-delà sur les lieux mêmes de son enfance. Ce plongeur qui a travaillé et rivalisé dans la compétition aux quatre coins du monde : dans les gouffres des montagnes andines, dans ceux des mers pétrolifères, dans ceux qui bordent la Sicile et la France, s'abandonne au grand fond, au pied de cette falaise grecque qui le vit grandir en jouant et en travaillant avec son père. Là même où il avait assisté, impuissant, à la mort de ce père, disparu noyé dans son scaphandrier endommagé.

D'après une interview journalistique d'un champion de la plongée prénommé **Enzo**, ce scénario aurait quelques rapports très controversés avec la biographie de (220) personnages réels. Ceci nous importe peu ici, puisque nous avons considéré ce scénario comme une oeuvre fictive, révélant avec grande pertinence, comme le font souvent les artistes, ce que les psychanalystes découvrent dans la cure et expriment à leur façon et avec leurs concepts dans leurs élaborations théoriques.

¹ Apparemment, les dauphins, mais sans doute aussi, Enzo, le rival qui l'y a précédé et le père mort noyé, il y a bien longtemps mais lui aussi dans les eaux de la mer.